

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 4 Mai 1869.

## NOUVELLES LOCALES.

Mardi dernier, LL. AA. RR. le Duc et la Duchesse de Parme, arrivés à Nice la veille au soir, venant de Rome, ont passé la journée au Palais de Monaco, où le Prince les avait invités à déjeuner, ainsi que S. A. R. le Comte de Villafranca, leur grand père.

A quatre heures, les Augustes visiteurs ont fait une promenade à Monte Carlo, accompagnés de la Duchesse de Wurtemberg et du Prince héréditaire et sont repartis par le train de 5 heures 3/4 pour Nice, qu'ils ont quitté le lendemain se rendant à Vienne.

Robert-Charles-Louis-Marie de Bourbon, Duc de Parme, né le 9 juillet 1848, est fils du Duc Charles III, mort assassiné le 27 mars 1854, auquel il succéda sous la régence de sa mère, la Duchesse Louise, décédée le 1<sup>er</sup> février 1864.

On sait qu'à la suite de la guerre d'Italie de 1859, le Duché de Parme a été réuni au Royaume d'Italie.

Le Duc Robert a épousé le 5 avril 1869 Marie-des-Grâces Pie, Princesse des Deux-Siciles, sœur du Roi François II et ce mariage a été célébré au Vatican par le S<sup>t</sup>-Père.

Le Prince a accepté le titre de Protecteur qui lui a été offert par la Société Impériale et Centrale des Sauveteurs de France.

Hier lundi, une foule nombreuse se pressait dans la salle des audiences du Tribunal supérieur pour assister au dénouement du procès de Jean-Baptiste Verani, dit Verrando.

On se rappelle que le 7 février dernier, un incendie dévora les écuries et remises appartenant à M. de Sigaldy et situées au quartier du Carnier. Ce bâtiment en planches fut rapidement la proie des flammes et sous les décombres on découvrit le cadavre d'une jeune fille entièrement calcinée. Cette découverte motiva l'arrestation immédiate du cocher à qui était confiée la garde des écuries.

En songeant à cette double catastrophe, on comprend que l'opinion publique, ait pu tout d'abord croire à un double crime d'assassinat suivi d'incendie. Depuis, une instruction longue et minutieuse conduite avec beaucoup d'habileté, a démontré l'inanité de ces présomptions ; cependant le cocher

Verani fut détenu sous la prévention d'homicide involontaire. Son procès, comme nous disions plus haut, a été jugé hier, en deux audiences, la première consacrée à l'audition de dix-sept témoins, la seconde aux plaidoiries.

Les débats ont été dirigés par M. Béranger, vice-président, avec un talent remarquable et une grande impartialité.

Après le réquisitoire éloquent du Ministère public et la chaleureuse défense présentée par M<sup>e</sup> Borriglione, avocat du barreau de Nice, le Tribunal est entré dans la salle des délibérations et en est ressorti une heure après pour prononcer le jugement par lequel Jean-Baptiste Verani reconnu coupable d'homicide involontaire a été condamné à un an et un jour d'emprisonnement et à cent francs d'amende.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1<sup>er</sup> au 30 avril, est de 18,141.

## Revue de l'hiver.

On ne peut plus se le dissimuler, même pour les villes du Nord, l'hiver est bien fini. La saison des fêtes de l'art est passée, c'est le tour des fêtes de la nature. Les théâtres ont fait rentrer dans la coulisse leurs arbres de carton ; on préfère parcourir les vraies forêts ; l'éclat du lustre s'est éclipsé devant l'éblouissement du soleil et ténors et cantatrices s'en vont au bois écouter les leçons de la fauvette et du rossignol.

Bien que, chaque jour, nous puissions encore voir au Cercle des Etrangers de Monaco, une grande affluence de visiteurs, nous ne pouvons attribuer cette bonne fortune qu'au charme singulier de ce pays qui, pareil au climat de l'ancienne Capoue, endort toutes les volontés, amollit toutes les impatiences et captive les gens au point de les retenir au delà du délai qu'ils se sont fixé.

Du reste, cette année, il n'y aura pas de saison morte à Monaco, et l'époque actuelle n'est qu'une agréable transition entre les fêtes de l'hiver et les fêtes de l'été.

Depuis plusieurs années, Monaco, grâce à son magnifique établissement de bains de mer qui n'a pas de rival sur toute la côte méditerranéenne, grâce à sa belle plage sablonneuse, s'est acquis une juste réputation de station estivale où les fraîches brises de la mer sont une excellente compensation à l'ardeur du soleil.

Cette année, (nous reviendrons sur ce sujet

quand l'œuvre sera finie, c'est-à-dire prochainement) cette année, des améliorations nouvelles vont rajeunir l'hôtel des bains, de sorte que cette maison n'aura rien à envier, pour l'agrément et le confort, aux établissements de même ordre qui ont fait la fortune des plages de la Bretagne et de la Normandie. La direction en sera confiée à un jeune maître d'hôtel, M. Eugène Rey, qui a depuis longtemps fait ses preuves dans les principales maisons de Londres, de Paris, de la Suisse, à l'Hôtel de Paris à Monte Carlo, et à l'Hôtel du Prince Albert, à Monaco. Le nom de ce maître d'hôtel est une garantie de succès pour la maison qu'il est appelé à diriger.

Mais je m'oublie ; en écrivant le titre de cet article, je voulais parler du passé, et je me surprends à causer de l'avenir. A l'ordre ! comme on crie à la Chambre des députés de Paris ; à l'ordre, chroniqueur ! n'anticipez pas sur les événements, comme disent les romanciers.

Revenons donc sur nos pas, puisque la saison actuelle nous laisse quelque loisir.

Nous en étions là, quand nous avons reçu l'article suivant de notre excellent ami et collaborateur Alexandre Henri, dont chacun reconnaît la compétence, en matière de critique musicale. Nous n'hésitons pas à lui céder la parole.

## Revue Musicale de la Saison.

Voici comment je terminais le compte-rendu de la saison musicale de 1867, pendant laquelle on avait entendu, entourés des artistes du plus grand mérite, M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel, Alard, Bottesini.

« Maintenant que fera-t-on l'année prochaine ?

• On est arrivé si haut qu'il semble impossible d'aller au-delà ; mais, grâce au zèle de cet orchestre, qui s'est pour ainsi dire, inféodé à son habile chef, zèle qui les conduit ensemble à la renommée ; grâce aussi à la participation active de l'administration du Casino, qui sait faire réussir tout ce qu'elle entreprend, on peut être sûr que la saison nouvelle n'aura rien à envier à son aînée. »

En effet, l'année suivante a été tellement brillante, que le souvenir des concerts de M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel, de Batta, Godefroid, Jaëll, enfin de Vieuxtemps, le grand virtuose, est encore vivace chez tous les amateurs.

Comment faire alors pour donner un éclat nouveau à la saison qui allait commencer sous les plus brillants auspices, grâce à l'ouverture du chemin de fer ?

Partout ailleurs on aurait dit c'est impossible.

A Monte Carlo, ce mot là est inconnu.

On a ouvert le livre d'or des artistes, et en prenant au hasard un nom à chaque page, on a réuni des cantatrices comme MM<sup>mes</sup> Borghi-Mamo et Miolan-Carvalho ; des virtuoses comme Sivori, Planté, Alard ; c'est-à-dire, tout ce que l'art musical a produit de plus grand, de plus réellement beau.

Pour accompagner dignement ces grandes illustrations, on a vu figurer des jeunes femmes gracieuses et charmantes, telles que MM<sup>mes</sup> Borghèse, Peschel, Anna Meyer ; des hommes comme Andreoli, Batta, Ravina ; puis plusieurs autres individualités remarquables, qui, sans être encore classées, marchent sur les traces des plus célèbres.

Avec de pareils éléments, on ne pouvait manquer d'obtenir les résultats les plus brillants, et aujourd'hui on peut dire qu'on n'ira pas plus loin.

Sans doute, et l'exemple du passé nous en fournit la preuve, on essayera d'attirer sous le ciel de Monaco quelques nouvelles étoiles ; mais aucune ne resplendira d'un éclat plus pur que celle, qui, après avoir émerveillé son auditoire avec ses chants de rossignol, a transporté tous les assistants dans les régions où l'âme s'élève aux purs accents de la prière avec le chant si poétique de l'*Ave Maria*.

J'ai eu le bonheur d'assister, à Paris, à la première audition de cette suave mélodie que Gounod, après l'avoir écrite pour le violon, a arrangée pour M<sup>me</sup> Carvalho.

C'était au Théâtre Lyrique, à une représentation au bénéfice de l'éminente artiste.

Voici comment et par quelles célébrités fut exécutée cette œuvre remarquable, qui, entr'autres mérites, a eu celui de faire aller à la postérité un prélude de Bach dont la valeur est relative et consiste dans la disposition de certaines harmonies, quoiqu'en disent les amateurs forcenés qui ne pardonnent pas à Gounod d'avoir osé toucher à l'arche sainte.

Vieuxtemps jouait le prélude sur son violon enchanté, accompagné par l'orchestre que dirigeait Félicien David et, par le piano, touché par Victor Massé, l'habile compositeur ; et au moment où M<sup>me</sup> Carvalho commença l'*Ave Maria*, Gounod joignit à cet ensemble merveilleux les sons de l'orgue.

L'enthousiasme qui saisit alors le public tout entier ne peut se comparer qu'à celui qui éclata cet hiver à Monaco, chaque fois que M<sup>me</sup> Carvalho, Alard et Planté firent entendre ce chef-d'œuvre.

Je viens de nommer un jeune virtuose qui est tout simplement le pianiste le plus complet de notre époque. L'éducation musicale de Planté s'est faite de la manière la plus intelligente, et son père, qui l'a dirigée avec la plus tendre sollicitude, doit être bien récompensé des soins incessants qu'il a prodigués à son fils bien-aimé.

La position indépendante de M. Planté, sa fortune, lui permettaient de conduire le jeune enfant partout où il pouvait entendre de bonne musique et de lui faire donner les meilleures leçons. Ses loisirs tout entiers étaient consacrés à donner une bonne direction à l'étude, et lorsque le père et le fils quittèrent pour Paris la vie retirée de la campagne, le jeune virtuose avait déjà en germe les admirables qualités qui distinguent son talent.

C'était au château d'Arcangues, chez une de ses parentes.

Dans un cercle de jeunes filles rieuses, on lui demanda de se mettre au piano. Planté savait que là les *Fandangó*, les *Bolero*, en un mot là musique espagnole était en honneur. Embarrassé, lui qui ne

connaissait que la musique classique, il consulte son père, qui lui dit de jouer une sonate de Mozart, et voilà cet enfant de quatorze ans, détaillant avec tant d'art l'œuvre qu'il interprète, que pendant une heure on l'écoute, lui demandant de nouvelles choses, si bien qu'il finit par avouer qu'il aimerait autant courir par les jardins. Mais nous étions impitoyables ; et il dû acheter ce plaisir au prix d'un *andante* de Beethoven.

Maintenant, si l'on s'étonne que le mérite de l'éminente virtuose, qui dernièrement à Monaco a transporté son auditoire avec la Marche et le Final du *Concerto* de Weber, n'ait pas reçu à Paris une consécration éclatante, il ne faut s'en prendre qu'à sa modestie, qui l'empêche de rechercher les occasions bruyantes. Mais, que l'on interroge les virtuoses les plus célèbres ; ils seront unanimes à proclamer la supériorité de Planté.

Alard lui a donné, au dernier concert un témoignage de son admiration ; et cette accolade fraternelle honore également les deux grands artistes.

Maintenant, ce n'est plus seulement Paris qui affirme les réputations ; ceux qui méritent d'être appelés à Monaco obtiennent par ce fait leurs lettres de grande naturalisation, et peuvent être assurés du succès partout.

Cela s'explique.

A Monaco comme à Nice, l'aristocratie du monde entier se donne rendez-vous ; et celui qui reçoit les applaudissements de cette société cosmopolite, peut être fier, car tous ces personnages ont le droit d'être difficiles, habitués qu'il sont d'entendre partout les plus grandes célébrités artistiques.

Il est une chose qui me reste à dire ; c'est l'effet profond qu'a produit au concert de Planté la musique classique qu'on y a exécutée. Le programme savamment composé, pouvait sembler un peu sérieux pour un public composé d'éléments si divers. Malgré cela, tout a été religieusement acclamé ; jamais Alard n'avait été si grand.

Je n'en suis pas étonné ; il y a longtemps que j'ai entendu ses séances de musique de chambre, et tous ceux qui y assistent constamment savent s'il est possible de mieux interpréter les maîtres.

Oudshoorn avec son violoncelle, dans cette mémorable soirée, a été à la hauteur de ses partenaires. J'ai eu bien des fois l'occasion de dire mon sentiment sur ce brillant artiste, qui chaque année grandit dans l'opinion des véritables amateurs. Sa présence parmi cette pléiade d'artistes éminents, lui a assigné le rang qu'il mérite d'occuper.

Et l'orchestre, tous les jours plus brillant, quel rôle a-t-il joué dans cette saison ?

Il a tenu à honneur de seconder tous ces admirables virtuoses, et en marchant dans cette voie, il a obtenu les suffrages les plus flatteurs, l'approbation des grands artistes dont il a consolidé le succès, l'ayant récompensé de ses travaux.

Son répertoire qui s'est enrichi de productions de premier ordre, permet de faire ressortir les éléments, remarquables dont il se compose ; et quand il exécute quelques-unes de ces œuvres, comme le *Pardon de Ploërmel*, *Tannhäuser*, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la puissance de l'ensemble ou de la perfection des détails.

Il y aurait un livre intéressant à faire sur cet orchestre, qui a commencé dans les jardins de Monaco, et qui, maintenant, traite de puissance à puissance avec les plus renommés.

M. Lucas peut être fier de son œuvre.

En finissant, je ne fais pas de vœux pour l'année prochaine, heureux de me laisser surprendre par

les merveilles, qu'assurément nous entendrons à Monaco.

ALEXANDRE HENRY.

CHRONIQUE.

M. Marie de Saint-Germain, propriétaire et rédacteur de l'*Indicateur de Menton* nous envoie le numéro spécimen d'un nouveau journal politique qu'il vient de fonder dans l'arrondissement d'Uzès (Gard.)

Le premier numéro de la *Côte-du-Rhône* paraîtra le 6 mai. Nous avons trop de confiance dans le talent de notre excellent confrère pour douter un instant du succès de sa nouvelle feuille.

On lit dans le *Journal de Nice* :

M. Victorien Sardou, le célèbre auteur dramatique qui vient, dans ces derniers mois, de donner au théâtre encore deux grands succès, *Séraphine* et *Patrie*, M. Victorien Sardou, notre compatriote, est arrivé à Nice, mais il n'a pris que le temps d'embrasser ses parents, et est parti pour Gènes, où Verdi l'attend.

On croit que de cette collaboration sortira un grand ouvrage par lequel on inaugurerait le nouvel Opéra de Paris.

On écrit de Toulon :

L'autre jour, un brouillard comme on en voit peu à Toulon, s'est abattu subitement sur notre ville, et il était si épais, qu'on ne voyait pas à cinq pas de distance.

Le vapeur qui fait le service entre la Seyne et Toulon, surpris en rade vers 5 h. 1/4 par le brouillard, ne savait plus de quel côté se diriger car, même sur le pont, les hommes ne s'apercevaient pas à deux pas l'un de l'autre.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au lieu de s'abriter dans le port de commerce de Toulon, le pauvre vapeur fut jeté sur le banc de l'Aiguillette, près Balaguier. A 7 h. 1/2 du matin il rentra à la Seyne, où il débarqua les ouvriers qui avaient pris passage à son bord pour se rendre au travail comme à l'ordinaire.

GERBE PARISIENNE.

Le voyage de l'Impératrice à Jérusalem est décidé. Sa Majesté partira après avoir assisté aux fêtes qui doivent avoir lieu le 15 août, en Corse, à l'occasion du centenaire de la naissance de Napoléon I<sup>er</sup>.

On a joué, la semaine dernière, une pièce fort ennuyeuse bien qu'elle soit le fruit d'un travail sérieux et l'œuvre d'un érudit, homme d'esprit, M. Fournier. *Gutenberg* aura plus de succès à la lecture qu'à la scène. A propos de drame, *La Chronique* raconte cette anecdote sur le Duc d'Orléans, Alexandre Dumas et l'auteur d'une tragédie, un poète-amateur :

Un jour d'été, sous le dernier règne, le duc d'Orléans recevait à Compiègne le petit groupe d'amis, de poètes et d'artistes dont il aimait à s'entourer. On se laissait aller au charme de cette conversation à bâtons rompus, si douce quand les fauteuils sont frais, les cigares secs et les fenêtres ouvertes, lorsque M. L..., un homme sérieux fourvoyé parmi ce petit monde fantaisiste et qui depuis quelques minutes parlait bas au duc d'Orléans, toussa, puis tira de sa poche un fort manuscrit.

— Messieurs, dit le duc avec un sourire, M. L..., nous a réservé la surprise d'une lecture.

Il y eut un silence rempli de stupeur.

M. L... commença :

— *Le Cid d'Andalousie* ! messieurs !

Vers le milieu du premier acte un bruit impatient de chaises remuées se fit entendre derrière un grand

rideau dissimulant vraisemblablement un personnage invisible. — Au second acte le bruit redoubla, furieux. Le duc d'Orléans se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire et l'assistance pour ne pas bâiller. — Au troisième acte, patatras ! bruit horrible de vaisselle cassée ; puis, plus rien.

Après le dénouement, fort applaudi, parbleu !

— Mon cher Dumas, dit le duc d'Orléans à voix basse, allez donc voir qui diable a fait tout ce vacarme pendant la lecture... si attachante à laquelle nous venons d'assister.

Dumas partit, puis revenant :

— C'est de M..., monseigneur : le pauvre garçon était profondément endormi avant *le Cid d'Andalousie*, et il paraît qu'il a eu le cauchemar, car il a mis en pièces un charmant service de Sèvres ; il faudra l'excuser.

— Allez lui dire de vouloir bien m'excuser moi-même, dit le prince : il était dans son droit.

Le *Ménestrel* nous parle du *Petit Faust* en ces termes :

Certains esprits, même bien doués, n'ont pas craint, en diverses occasions, d'avouer ingénument et avec entière bonne foi n'avoir jamais démêlé le fin fond du *Faust*, de Goethe. Bien des parties, réputées admirables, restaient pour eux lettre morte. Eh bien, je renvoie ces hésitants au *Petit Faust* de MM. Crémieux et Jaime fils. Là, rien d'ambigu ; tout est expliqué avec lucidité, j'ajouterais même avec gaieté, tout est mis à la portée des imaginations les moins versées dans les questions et controverses philosophiques, ce qui ne veut pas dire que ce soit une édition *expurgata ad usum puellarum*... bien au contraire.

Un détail que Goethe avait omis de nous apprendre, c'est l'étroussure des escarpins que portait le docteur Faust : cela explique très naturellement l'obscurité de ses discours. Quant à Marguerite, elle pêche avec inconscience, et dès lors sa ligne de conduite n'a plus rien d'extravagant. Le guerrier Valentin est un très-noble caractère, « avec l'honneur duquel on ne joue pas au chat perché ; » au moment de rendre l'âme, il explique à sa sœur, avec beaucoup de logique et par une image très-saisissante, « que les amants sont comme les petits pois ; dès qu'il en paraît un, tous les autres viennent à la suite. » C'est ainsi que beaucoup de points, restés nuageux dans l'immortel Goethe, sont éclaircis et commentés à la satisfaction générale.

Le tout, après Gounod, a été mis en musique par Hervé. Gounod et Hervé ne sont pas de la même école ; ceci est assez généralement reconnu. Pour ma part, j'aime beaucoup la manière du premier, mais je ne déteste pas celle du second.

Disons tout de suite, sans plus tergiverser, que la partition du *Petit Faust* est certainement la meilleure qu'ait encore écrite le maître bouffe ; les jolis motifs et les heureuses mélodies y abondent, avec une orchestration des plus soignées et pleine de verve.

Quelques réflexions que la mode et les femmes ont inspiré au *Courrier de Paris* :

Est-il donc si nécessaire de crier hosanna ! quand une nouvelle enseigne déploie ses banderolles sur une maison neuve ?

Ah ! c'est que les femmes sont toutes plus ou moins cousines germaines de Peau-d'Ane. Elles aspirent sans cesse à la robe couleur du temps, à la robe couleur de la lune, à ce miracle de féerie qu'on appelle la robe couleur de soleil.

Cet irrésistible engin de grâce et de beauté, qu'on n'a trouvé nulle part encore ; peut-être est-il dans ce nouveau bazar qui promet des merveilles.

A quoi servirait, en effet, d'ouvrir un mille et unième magasin d'étoffes et de parures, s'il ne devait offrir à la foule avide des filles d'Eve — bien revenues, hélas ! de la simplicité paradisiaque de leur arrière grand-mère — la toilette impossible, la toilette incroyable, insensée, plus rare que la pomme qui chante et l'eau qui danse.

Misère et corde ! comme dirait Thomas Vireloque, faut-il donc tant de chiffons pour faire accepter à ces bêtes d'hommes ce que le Créateur, en son ineffable bonté, a mis de plus beau sur la terre !

Mais que voulez vous, le monde est ainsi fait.

N'ai-je pas vu de belles et savantes demoiselles ou dames qui se débarbouillent soir et matin dans la philosophie de Platon et tapent familièrement sur le ventre à Diogène. Elles gémissent sur le luxe éhonté du siècle ; elles réclament les droits de la femme et aspirent à escalader la tribune aux harangues.

Mais n'allez pas croire qu'elles l'abordent respectueusement, vêtues de l'humble lustrine du professeur ou de la bure ascétique du prédicateur.

Elles sont femmes, vous dis-je, quoiqu'elles s'évertuent à prouver le contraire, et la robe couleur de soleil ne leur paraîtrait pas trop éblouissante pour ensorceller l'auditoire masculin, suspendu pieusement à ces lèvres roses qui lui déclarent le plus tendrement du monde que l'homme est un singe dégénéré.

O sainte poésie des virginales amours ! c'est l'être le plus poétique de la création — après la violette et avant la rose — qui barbotte à plaisir dans ces matérialités désillusionnantes.

Prenez garde, mademoiselle, il n'y a pas d'auditoire si chevaleresque qu'il ne contienne au moins un malotru ; ne craignez-vous pas que celui-là vous réponde : « Tous ces beaux raisonnements n'empêchent pas — la loi de la nature le veut ainsi — que la femme ne soit le féminin de l'homme. »

Et les femmes, elles-mêmes, ne pourraient-elles pas vous dire : « Donnez-nous de bons conseils, mesdames, puisque vous êtes savantes ; puisque vous lisez courageusement, dites-vous Aristote et Sénèque, Pline, Lucrèce, Quintilien le bien disant, et Théophraste et le divin Platon ; mais prêchez d'exemple et ne tonnez pas contre nos pauvres nippes, du haut de votre satin et de votre velours. »

#### VARIÉTÉS.

##### La fabrication des Timbres-Poste.

Le timbre-poste est, comme chacun sait, une valeur fiduciaire, c'est-à-dire un billet de banque infiniment petit ; on ne doit donc pas s'étonner si cette fabrication est entourée de précautions minutieuses et, par cette même raison, soumise au contrôle de l'Etat. Il pourrait même ressortir des attributions de la Banque de France, puisqu'il est obtenu par voie d'impression ; mais, comme il représente l'effigie du souverain, mais comme le poinçon de cette effigie est fournie par le graveur général des monnaies, il appartient à l'hôtel du quai Conti. Les planches en cuivre, contenant chacune cent cinquante empreintes, sont obtenues à l'aide de galvanoplastie ; elles sortent du laboratoire du directeur de la fabrication des timbres-poste, qui, sous tous les rapports, jouit des mêmes droits et est soumis aux mêmes obligations que le directeur des monnaies. Il opère à ses risques et périls. Il doit mettre à la disposition de l'administration des postes le nombre de timbres dont elle a besoin, lesquels en sont acceptés qu'après contrôle. Il n'est payé qu'en raison des quantités qu'il livre, et garde à sa charge les machines et les ouvriers.

Les ateliers spéciaux pour cette fabrication ressemblent à ceux d'une imprimerie proprement entretenue ; nous dirons même qu'ils sont coquets, car les machines, fort bien soignées reluisent comme des pièces d'orfèvrerie, elles jouent sans tapage inutile, avec une douceur, qui ne laisse pas soupçonner la force mise en œuvre. Là, tout se fait rapidement et en silence. Les feuilles d'un papier particulier, fourni par la maison Lacroix, d'Angoulême, sont comptées et soumise, avant mille autres opérations, à un vernissage qui se fait à la mécanique. On étend ensuite un enduit incolore, dont la fabrication reste secrète, sur une des faces du papier, de manière à rendre toute contrefaçon impossible. Non seulement cet enduit permet de donner une finesse presque inimitable à l'empreinte, mais encore c'est lui qui reçoit directement cette dernière, et, en supposant que, malgré l'extrême ténacité de ce vernis, on voulut l'enlever, on enlèverait du même coup l'effigie, et on n'aurait plus entre les mains qu'un carré de papier bleuâtre portant une tâche au lieu du profil dont il offrait l'image.

Le papier étant ainsi préparé, les feuilles en sont comptées de nouveau et enfermées pour être plus tard distribuées selon les besoins du service. Alors deux planches sont réunies côte à côte dans un chassis, après avoir été préalablement nettoyées à la benzine pour effacer toute trace de corps gras qui pourrait les maculer ; puis à l'aide d'un rouleau, on les imprègne régulièrement d'une couche de couleur, qui varie selon la catégorie que l'on veut obtenir, et on tire à la presse à bras ou à vapeur. Dans ce dernier cas, l'encre est mécaniquement appliqué sur les planches comme elle a lieu sur une presse d'imprimerie ordinaire. Chaque feuille complète, imprimée, contient trois cents timbres divisés par une marque blanche encadrée de cent cinquante chacun.

Lorsque les feuilles sont sèches, on les coupe en deux à l'aide d'un coupoir qui peut en trancher environ cinq cents d'un seul coup. On les porte alors à l'atelier où se fait le gommage. Cette opération exige une grande adresse de main. Cette feuille, une fois gommée au pinceau, est mise isolément à sécher sur de larges claire-voies où l'air, pouvant circuler de tous côtés, active la dessiccation. Cette opération est la plus longue de toutes, car un bon ouvrier ne peut guère gommer, dans sa journée, que neuf cents feuilles environ.

Une fois la gomme bien sèche, les feuilles sont portées dans une salle où se fait le pointillage ; cette opération s'exécute à l'aide de très-ingénieuses machines dirigées par des enfants. Le pointillage a pour but d'entourer chaque timbre d'un perlé de petits trous qui permet de détacher chaque timbre sans craindre de le déchirer. Cette excellente opération qui était déjà effectuée en Angleterre, n'a été mise en pratique en France qu'au mois d'août 1862. Voici comment on travaille pour obtenir ce perlage : les feuilles sont fixées cinq par cinq, sur un cadre de fer ; ainsi immobilisées, elles passent sur un large peigne composé d'une série de carrés garnis de poinçons en bronze d'aluminium sur chacun des côtés qui correspondent exactement aux côtés du timbre-poste. Le peigne s'élève et s'abaisse automatiquement pendant que le cadre est entraîné par un mouvement mécanique, et, en moins d'une minute, les cinq feuilles superposées représentant sept cent cinquante timbres, sont pointillées avec une régularité irréprochable. Cette opération est la dernière que les timbres-poste aient à subir. Ils sont ensuite soumis au contrôleur, qui rebute ceux qu'il trouve défectueux ; ceux-là sont presque toujours en petit nombre ; deux ou trois mille par an tout au plus. Ils sont brûlés, et on dresse un procès-verbal de l'incinération. Les timbres reconnus bons sont enfermés dans une armoire à triple clef, d'où ils ne sortent qu'en présence d'un agent de l'administration des postes, qui signe un récépissé extrait d'un livre à souche.

Comme on le voit, la fabrication et la comptabilité des timbres-poste offrent autant de garantie que celles des monnaies. Tous les ans, la consommation en augmente, et si la progression continue dans des proportions aussi considérables, les ateliers deviendront bientôt insuffisants. Les chiffres suivants nous exemptent, du reste, de tout commentaire. L'atelier de fabrication a fourni pendant l'année 1858 :

496,943,700 timbres ; pendant celle de 1867, il en a livré à l'administration des postes 489,347,400, qui ont été payés 45,147,792 fr. Ce qui démontre d'une manière évidente le progrès accompli dans une période de dix années.

A. FABRE.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

#### MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 26 Avril au 2 Mai, 1869.

NICE. b. *Ames du purgatoire*, français, c. Rousset, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *le Var*, id. c. Jeaume, sable  
 CETTE. b. goëlette *Elvire*, id. c. Palmaro, vin  
 MENTON. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, fûts v.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Jeune Louise*, français, c. Barralis, sable  
 ID. b. *l'Assomption*, id. c. Mangiapan, id.  
 ID. b. *l'Indus*, id. c. Fornero, id.  
 ID. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 VILLEFRANCHE. yacht *Isabelle II*, id. c. Garellio, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *le Var*, français, c. Jeaume, sable  
 ID. b. *Deux sœurs*, id. c. Massa, id.  
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaï, id.  
 ANTIBES. b. *Pauline*, id. c. Gabriel, briques

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 ID. b. *Philantropie*, français, c. Bonnaud, ferrailles  
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, français, c. Barralis, sable  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, français, c. Castillon, sable  
 ID. b. *Pauline*, id. c. Gabriel, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 ID. b. *le Marin*, français, c. Constantin, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, id. c. Fornero, sable  
 SANREMO. yacht *Isabelle II*, national, c. Garello, s. lest  
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, français, c. Barralis, sable  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 Départs du 26 Avril au 2 Mai 1869.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, français, c. Castillon, id.  
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.  
 ID. b. *le Var*, id. c. Jaume, id.  
 NICE. b. *Ames du purgatoire*, id. c. Rousset, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Jeune Louise*, id. c. Barralis, id.  
 ID. b. *Assomption*, id. c. Mangiapan, id.  
 MARSEILLE. b. *Louis et Clara*, id. c. Loty, id.  
 STE-MAXIME. b. *St-Joseph*, id. c. Palmarof, vides  
 GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, id. c. Fornero, s. lest  
 ID. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, id.  
 NICE. b. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 MENTON. b. *le Phénix*, français, c. Vernet, briques  
 SANREMO. yacht *Isabelle II*, national, c. Garello, id.  
 GOLFE JUAN. b. *le Var*, français, c. Jaume, id.  
 ID. b. *Deux sœurs*, id. c. Massa, id.  
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciais, id.  
 FINALE. b. *Conception*, italien, c. Saccone, ferrailles  
 GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Gabriel s. lest  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 MENTON. b. *le Philantropie*, français, c. Bonnaud s. lest  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, français, c. Barralis, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ID. id. id. id.

**Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée.**  
**DE MONACO A NICE.**

PRIX DES PLACES			STATIONS.	DÉPARTS			
1 <sup>re</sup> CL.	2 <sup>e</sup> CL.	3 <sup>e</sup> CL.		MATIN		SOIR	
Fr. Cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	
			Monaco . . . . .	9 55	2 10	5 20	11 10
80	60	45	Eza . . . . .	10 08	2 23	5 33	
1 75	1 55	1 55	Beaulieu . . . . .	10 16	2 31	5 41	
1 25	1 90	1 70	Villefranche-sur-mer . . . . .	10 23	2 38	5 53	11 33
1 80	1 35	1	Nice . . . . .	10 34	2 49	6 04	11 44
<b>DE NICE A MONACO.</b>							
			Nice . . . . .	8 35	12 40	3 30	6 55
55	45	30	Villefranche-sur-mer . . . . .	8 51	12 52	3 42	7 07
80	65	45	Beaulieu . . . . .	8 58	12 59	3 49	
1 75	1 55	1 55	Eza . . . . .	9 06	1 07	3 57	
1 80	1 35	1	Monaco . . . . .	9 18	1 19	4 09	7 30

**SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR ENTRE NICE ET MONACO.**  
**DÉPART DE NICE : 11 heures du matin.**  
**DÉPART DE MONACO : 1 heure de l'après-midi.**  
 Billets de 1<sup>re</sup> classe : fr. 1 50. — 2<sup>me</sup> classe : 1 fr.

**Omnibus entre Monaco & Menton**

DÉPARTS DE MONACO :  
 1<sup>er</sup> Départ 8 h. du m. — 2<sup>e</sup> départ : 2 heures.  
 3<sup>e</sup> — 4 h. du soir. — 4<sup>e</sup> (du Casino) 10 h. soir.  
 DÉPARTS DE MENTON :  
 1<sup>er</sup> départ 10 h. du matin — 2<sup>e</sup> départ 1 h. du soir  
 3<sup>e</sup> — 4 h. 1/2 du soir — 4<sup>e</sup> — 7 h. —  
 Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

**A VENDRE**  
 Parcelles de terrain de diverses contenances  
 Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.  
 S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

**VILLA BELLA**  
 Appartements meublés. — Pension.  
 Quartier des Moulins.  
 Situation exceptionnelle avec vue splendide sur la mer.  
 PIANOS ET MUSIQUE.

Avenue de la Gare, près le Casino  
**TIR AU PISTOLET,**  
**A LA CARABINE ET AU PISTOLET FLOBERT**  
 On trouve au tir un bel assortiment de Révolvers 7 mil-  
 limètres, double mouvement.

**A VENDRE OU A LOUER**  
 près du Casino  
**JOLIE VILLA**  
 Très richement meublée  
 Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.  
 S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

**VOITURES** pour la promenade et voyages. — S'adres-  
 ser à Henri Crovetto, place du Casino.

**VOITURES** pour la promenade et voyages. Sangeorges,  
 rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

**HOTEL D'ANGLETERRE**, Avenue de Monte Carlo,  
 après le Casino.

**HOTEL DE FRANCE**, rue du Tribunal et rue des  
 Carmes. — Table d'hôte et pension.

**JOLIES VILLAS pour 22,000 FR.**  
 Pour achat de maisons, campagnes ou lot de terrain,  
 S'adresser à M. de Millo.

**BAINS DE MER DE MONACO.**

Ouverture de la Saison le 15 Avril.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. — CABINES élégantes et bien aérées.

**BAINS D'EAU DOUCE ET BAINS DE MER CHAUDS.**  
 LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBURG et BADEN-BADEN.  
 — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION ET DE BAL.  
 — CABINET DE LECTURE où se trouvent toutes les publications françaises et étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir.  
 — Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE-CARLO qui s'étendent en terrasses du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des

Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-rose, des Tamarins et de toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le trajet de LYON à MONACO se fait en 15 heures ; de MARSEILLE à MONACO en 7 heures.

Plusieurs départs amènent les voyageurs de NICE à MONACO. Le trajet se fait en TRENTE MINUTES.